

20 Août 1944



Villaudric souvenons-nous

il y a 60 ans :

Témoignages du massacre

20 AOÛT 1944

Il y a 60 ans, Villaudric subissait ce massacre qui a pour toujours marqué son histoire. Pour ce 60^{ème} anniversaire ce sera pour chacun l'occasion de se souvenir des victimes, de leur famille, et de rappeler aux jeunes générations qui n'ont pas connu ces événements tragiques notre devoir de mémoire. C'est l'occasion aussi de rappeler le danger et les conséquences d'une idéologie nationaliste, pernicieuse et dévastatrice, lorsqu'elle inspire la politique d'une nation.

Cette plaquette reprend les témoignages de personnes qui ont vécu ce drame, acteurs involontaires, et qui ont accepté de raconter cette journée, de raconter ces instants terribles, qui sont restés gravés dans leur mémoire. D'autres personnes trop marquées par ce drame n'ont pu témoigner ; nous les comprenons. Beaucoup d'entre eux nous ont quittés, qu'ils soient tous remerciés pour avoir contribué à ce devoir de mémoire collective.

Que les générations futures se souviennent ...

Le Maire,

Témoignages de :

	Page
M. Bories Germain.....	3
M. Debaux André	3
Mmes Blandine Deschamps, Jeannette Fauré, Mimi Doumerg, Aimée Panassier	4
M. FauréAlphonse	5
M. Ferré Geoffroy	6
Mme Fourcade Élise.....	6
M. Jaylès Adrien	6
M. Julien Henri.....	10
Mme Laynat Paulette.....	12
M. Lescure Joseph.....	12
M. Liwara Stéphane	13
M. Marrot Jean	14
Melle Maitre Germaine.....	15
M. Mazéries Jean.....	17
M. Pissinis Jean	18
M. Portes Roger	19
Mme Ravary Élise.....	19
Mme Robin Reine.....	20
M. Salesses.....	24
M. Tignol Édouard	24

Témoignage de M. Bories Germain.

J'avais 19 ans et j'étais apprenti chez M. Sirven le boulanger. Nous avons mangé tard et vers 13 H 30, les premiers camions sont passés. Plus tard je me suis retrouvé avec Mathieu

Gazzéra et Maurice Marcelin assis sur le banc devant le café où nous discutions. Quand les Allemands sont arrivés, j'ai eu peur et j'ai convaincu mes camarades de déguerpir, j'ai pris mon vélo et ...

(voir récit de la plaquette). Je me suis réfugié chez les Gazzéra (maison de M. Igalens). Quand tout a été calme, en sortant, j'ai vu M. Maitre qui remontait du village en annonçant la terrible

nouvelle.

J'ai avec d'autres participé au sauvetage et j'ai ramené les morts dans les familles (Gilbert Vigouroux était le frère de Mme Ondry).

Témoignage de M. Debaux André.

Il faisait beau, il faisait chaud. Après la messe les jeunes joueurs de football se sont réunis au café avec leurs dirigeants. Vers midi au moment de rentrer chez chacun d'entre nous, nous avons promis de nous entraîner l'après-midi dans le parc du château. En sortant du café, nous avons vu arriver une colonne allemande avec camions et armes sur affûts. Elle venait par la côte du cimetière et s'est éparpillée dans la rue du village. Personne ne s'est méfié rien ne semblait anormal, nous en avons eu au château et tout s'était bien passé. Ce qui fait que nous les avons laissés à leurs camions et chacun est rentré chez soi pour le repas de midi.

Il faut préciser que ma belle-mère et la famille résidaient à l'aplomb du mur du monument aux morts au ras du château. Jusqu'à deux heures passées tout a été calme et le

prêtre s'appêtait à dire les vêpres. Il a appelé mon petit beau-frère pour servir.

D'après ce que j'ai appris, les officiers après le repas étaient descendus chez Marius Garrigues pour discuter de leur reddition. Ils étaient las de courir les routes, pour-



Le cortège sort de l'église. A l'arrière la maison de Mme Olivio

chassés par les maquis de Montauban et de Montclar de Quercy.

Mais l'imprévu a été que trois jeunes de Fronton rentraient chez eux drapeau tricolore en tête.

Il y avait Alain de Falguières qui conduisait et à la vue de la colonne a essayé de tourner son camion sur la route. Il n'a pu terminer sa manœuvre fauché par le tir de la sentinelle de fin de convoi. Ont-il tiré eux aussi ? Je ne sais pas, mais cela a déclenché le bran-

le-bas de combat dans la colonne allemande. "Les terroristes nous attaquent". Les officiers ont été immédiatement prévenus, ils ont rompu les négociations et sont re-

montés à toute vitesse. Monsieur le Curé bien tranquille a renvoyé l'enfant de chœur. Il a été obligé de monter manu militari jusqu'au clocher puis gardé en otage.

Et tout a commencé. Cela tirait de partout. Sur le "Pountet" il y avait deux mitrailleuses, sur le terre-plein du monument aux morts une autre qui arrosait les bois de la "Marnière" et la côte du ruisseau. Les hommes du village étaient retournés au café comme chaque dimanche.

Les Allemands sont entrés dans la salle en tirant puis les ont fait sortir. Au fur et à mesure qu'ils franchissaient la porte ils étaient abattus rageusement. Cela a duré plus d'une demi-heure, le temps semble long

Il y a eu ensuite un bruit de camions qui démarraient, mais personne

(Suite page 4)

n'osait sortir. Monsieur le Curé m'a appelé et tous deux nous sommes partis voir si l'on avait besoin de nous, il était anxieux. Chez Mme Oli-
vié, je suis monté voir par la fenêtre ouverte : elle n'avait plus besoin de nous hélas, sa tête était détachée du tronc. Mais le plus terrible nous at-

tendait, en descendant la rue du village jonchée de douilles, les cris et les lamentations nous ont accueillis.

Devant le café nous avons vu l'horreur : sur plus d'un mètre de haut ce n'était qu'un amoncellement de corps criblés de balles.

Les gens sortaient de chez eux et je crois que cela a été le plus pénible. J'y ai laissé mes amis, mes compagnons de jeux dont Louis Jaylès qui jouait au football avec moi.

Je n'ai pu supporter plus longtemps ce spectacle auquel je me sentais

Témoignage de :

Deschamps Blandine , Fauré Jeannette , Doumerg "Mimi" , Panassier Aimée .

Les Allemands avaient étalé leurs armes sur le "Pountet" et tout à coup la fusillade a éclaté. Il était autour de 15 heures. Tout le monde s'est enfermé chez Mimi Doumerg. La fusillade a duré longtemps. Dès que nous sommes ressorties nous avons vu Aristide

J'étais chez les Jambert patrons du café du village et je m'amusais avec Reine leur fille. Quand les tirs ont commencé, je suis descendue en galopant en compagnie de Carmen Fourcade par le pré de Mme Lacomme. Ne pouvant arriver chez moi, nous nous sommes

le pré et sont restés chez M. Galaup en compagnie de la "Mémé Ton" (Jeanne Salinier).

La fusillade terminée, nous sommes montées au village. Les morts étaient étalés sur le trottoir entassés les uns sur les autres. Du sang coulait dans la rigole.

emmenés en otages par les Allemands qui les ont laissés à la sortie du village, les camions de la colonne essayant de les écraser. L'intervention de M. Deschamps (grand père de Bernard) réfugié Lorrain a permis sans doute qu'ils soient sauvés.

Deux autres otages Lucien Constans et Prat (qui était le carillonneur) n'ont été relâchés qu'en haut de la côte du Born. Les survivants ont été emmenés dans une camionnette pour être soignés sur Fronton ou sur Toulouse pour les plus graves. Le père Gazagnes est mort dans le parcours. Antoine Bogdanoff et Galaup ont été soignés à l'Hôtel Dieu, Adrien Jaylès à Fronton. M. Gineste qui essayait de s'enfuir est tombé sur un tas de sable devant la maison Ravary.

Lucien Jaylès, maire a assisté impuissant, de la mairie qui était juste en face, aux événements.



Le Pountet

Escoffres accompagné par un Allemand, il était blessé et avait un bandage autour de la poitrine. Une balle avait éraflé sa poitrine et s'était logée dans le bras.



réfugiées sous le pont du fossé qui existait alors, avec ma grand-mère Léontine Escoffres et René Bocquier. Hyppolite Bordes et Roger Boë (un réfugié lorrain) ont eu aussi le temps de s'échapper par

~~~~~  
Dans le café, les consommateurs jouaient aux cartes (manille) et commentaient les événements.

Dès que l'alarme a été donnée les Allemands sont repartis dans les camions récupérer leurs armes et ont tiré sur tout ce qui bougeait. Les rafales terminées, ils ont évacué tout le monde et les ont fusillés à leur sortie. Thérèse, Albert et Reine Jambert étaient dans la cuisine. Lagarrigue, Émile Valette et Galaup blessés se sont réfugiés dans la cuisine. Galaup et Ferré tous deux blessés ont été

J'étais au moment des faits transporteur à Fronton et je possédais un camion de marque Renault équipé d'un plateau muni de ridelles hautes. Il fonctionnait à l'aide d'un gazogène (marque Benjamin) fixé sur le pare-chocs avant qui avait le grand avantage de ne pas gêner la visibilité du conducteur. Ce gazogène fonctionnait au charbon car il était pratiquement impossible de se procurer essence ou gas-oil.

Ce 20 août 1944 donc, compte tenu de la chaleur de cet été torride, j'étais allé me reposer sitôt le déjeuner de midi. Ma femme prévenue de ce qui venait de se passer à Villaudric vint aussitôt me réveiller et me raconta en quelques mots le drame. Il était aux environs de quatre heures.

J'avais à Villaudric quelques connaissances et un véritable ami, M. Larroque. Inquiet suite aux révélations de mon épouse, j'enfourchais mon vélo et regagnais rapidement Villaudric.

Devant le café, les secours s'étaient organisés. Il y avait là M. Séguier, le maire de Fronton, M. Izard Gustave docteur également de Fronton, et propriétaire d'une clinique, ainsi que quelques personnes que je ne connaissais point. Ces personnes qui avaient



*A l'entrée de Toulouse nous avons été arrêtés par un barrage formé de maquisards espagnols*

pris l'initiative d'organiser les secours aux blessés me demandèrent d'aller chercher mon camion afin de transporter les blessés. Ce que je fis aussitôt. Je disposais sur la plate-forme un lit de paille afin de procurer aux blessés un confort tout relatif.

Revenu à Villaudric, le docteur Izard désigna les blessés qui nécessitaient une évacuation et rejoignit sa clinique.

Moi, accompagné d'un volontaire (réfugié chez une famille villaudricaine), et après avoir disposé les blessés sur la plate-forme je repartis sur Fronton.

Sitôt arrivés, le docteur Izard, qui entre temps avait pris contact avec les responsables de la clinique l'Hôtel-Dieu de Toulouse décida de garder sur Fronton ceux

qui étaient les moins atteints et ceux qui ne pourraient supporter le voyage. Accompagné d'un autre volontaire, M. Léon (il était tonnelier à Fronton) et après avoir effectué le plein de charbon pour le gazogène chez M. Salesses, nous partîmes sur Toulouse.

Des véhicules allemands continuaient à traverser Fronton. Je les voyais passer, phares allumés aux quatre chemins de la route Fronton - Villaudric et je n'étais point rassuré. Il devait être entre 19 et 20 heures.

A Bruguières, craignant de retourner sur Fronton en pleine nuit, nous nous sommes arrêtés réserver une chambre au café. Puis nous avons repris la route.

A l'entrée de Toulouse nous avons été arrêtés

par un barrage formé de maquisards espagnols qui contrôlaient sévèrement le pont des Minimes. Il faut se rappeler que Toulouse venait de se libérer en ces journées du 19 et 20 août 1944 et qu'il y régnait encore une certaine confusion. Cette confusion je la retrouvais parmi ceux qui nous interpellèrent et j'avoue avoir eu très peur de ces hommes qui nous firent de grandes difficultés pour nous permettre de continuer notre route. Nous avons dû parler un long moment en expliquant ce qui venait de se passer à Villaudric.

Devant la caserne Caffarelli, je remarquais une grande lueur, certainement des incendies. Avant de passer le pont des Catalans, je dus rejoindre l'autre côté à pied afin d'être rassuré par les maquisards qui le gardaient.

Dans la rue de la République, je me souviens qu'il y avait un désordre indescriptible. Enfin nous arrivâmes à l'Hôtel-Dieu où les infirmiers nous attendaient et prirent enfin en charge les blessés.

Nous avons pu alors rejoindre Bruguières sans encombre et le lendemain Fronton.

Voilà ce dont je me souviens plus de cinquante ans après.

### Témoignage de M. Ferré Geoffroy.

Messieurs Ercolé-si et Prat ont été emmenés en otage et laissés en haut de la côte

du Born. M. Galaup qui était blessé a été emmené avec moi qui était plus légèrement blessé. On

nous a laissés devant Mme Vigouroux (voir récit)

(M. Ferré avait 16 ans

### Témoignage de Mme Fourcade Élise.

J'habitais alors à la maison de la passerelle. Les Allemands avaient fait 2 tas de morts. Germaine Carcy, Thérèse Jambert, M et Mme Ycart sont venus soigner les blessés. Jean

Larroque (l'épicier) n'était pas mort, il appelait au secours ainsi que Fernand Fauré.

– André Combettes était un enfant de l'assistance Publique. Il était ouvrier chez M.

Cammas.

– Henri Azéma était régisseur chez le général Lagarde et habitait la maison de Mme Ravary devant l'église à côté de M et Mme Bonnafous.

– François Sirven était

### Témoignage de M. Jaylès Adrien.

Le repas terminé mon frère part, il avait hâte d'aller aux nouvelles.

Moi je reste encore un long moment à la maison et vers 16 H 30 à mon tour je m'en vais au café pour y apprendre me semble-t-il quelques nouvelles et aussi pour m'acquitter d'une commission dont je m'étais chargé à mon départ de Vacquiers le matin. Une appréhension me prit chemin faisant et je fus tenté de m'en aller, mais la pensée de la commission que je devais remettre me déterminà à me rendre au café.

J'arrive effectivement et me renseigne pour savoir si Joseph Gay le destinataire de la commis-

sion n'était pas venu : on me répond qu'il n'a pas encore été vu et je m'assieds dans la cuisine de l'établissement en compagnie de mon regretté camarade Jean Larroque. J'apprends aussitôt que la colonne allemande passée à 14H30 est arrêtée à la sortie du village à environ 800 mètres de là et que les hommes qui la composent semblent bien fatigués. Nous parlons alors de ces étranges hôtes inattendus et qu'on croyait le matin même ne plus revoir par ici.

Durant cette discussion la femme de mon ami Jean Larroque arrive l'air inquiète et interpelle son mari : "Jean il faut que tu viennes de suite, il paraît que les allemands

viennent de demander à des gosses s'il y avait une épicerie et où elle était alors tu comprends, je ne veux pas rester seule à la maison".

Jean lui répond : "tu n'as qu'à revenir à la maison pour fermer et s'ils viennent frapper tu te sauveras par-dérrière et tu les laisseras frapper".

Sa femme insiste pour l'amener avec elle, lui ne veut pas. Pour détourner la discussion nous échangeons alors quelques propos de manière à encourager la femme de mon ami à rentrer chez elle. Devant son hésitation la patronne du café lui dit : "Puisque vous ne voulez pas rester seule, allez chez vous et revenez ici

(Suite page 7)

avec nous, vous n'aurez pas peur comme cela".

Elle décide alors d'aller fermer et de revenir avec nous.

Après son départ arrive Joseph Gay que j'attendais avec impatience pour lui remettre sa commission ; "une lettre envoyée par sa sœur de Vacquiers". Il prend connaissance de la missive, me donne verbalement la réponse à faire à sa sœur et la conversation s'engage avec un quatrième arrivant : Azé-

quart d'heure au maximum. Nous rentrons alors dans la salle du café en attendant que le patron nous apporte le piquet demandé.

Nous n'étions pas encore assis que de nouveaux camions allemands défilent dans la rue. Nous en restons un moment sidérés car l'attitude de ces occupants est menaçante, ils ont tous leur mitraillette à la main prêts à tirer, le doigt sur la gâchette. Nous restons pétrifiés à regarder passer ce cortège. J'entends que

te mon désir de m'en aller quand effectivement je vois les camions chargés d'hommes menaçants arrêtés devant le café. Mon ami Jean Larroque intervient pour dire : "Je crois qu'Adrien a raison il vaudrait mieux s'en aller". Notre ami Azéma Henri réplique : "Toi aussi tu as peur ! Vraiment vous n'êtes pas bien courageux, pourtant depuis plus de 4 mois qu'ils sont ici ils n'ont fait de mal à personne, je ne comprends pas allons, nous allons faire la partie

passé et les hommes ouvrent la porte et rentrent dans l'établissement toujours aussi menaçants. Il semble qu'ils sont satisfaits de leur examen car ils mettent leurs armes sur l'épaule où vont les déposer sur leurs camions, reviennent cette fois moins menaçants. Ils demandent à se rafraîchir la mauvaise impression de début à disparu, tout semble rentrer dans l'ordre. Ils sont maintenant en longue file pour attendre leur tour d'être servi, presque tous ont un billet à la main pour payer leur consommation. Leurs tenues sont des plus diverses : on y voit beaucoup d'hommes en civil ressemblant bien plus à des ouvriers qu'à des soldats. Leur allure est lourde on voit qu'ils sont fatigués leurs effets sont poussiéreux.

Azéma nous fait alors la remarque en patois "sembla pla nosta pagaillo de 40", nous rions un instant de cette comparaison. Moi je redeviens inquiet tout aussitôt et Azéma le voit sur ma figure, il me dit "alors tu n'es pas encore satisfait !". "Non je voudrais être loin d'ici vous dis-je". Vraiment Adrien je ne comprends pas, écoute moi, je vais leur parler, je vais voir ce qu'ils disent cela te rassurera peut-être. De mes trois compagnons je reste un instant seul dans le café, Gineste et Larroque sont allés à la cuisine de l'éta-

(Suite page 8)



*Ancienne mairie juste en face les lieux du drame.*

*Le Maire Lucien Jaylès a assisté au drame sans pouvoir intervenir*

ma qui arrive comme d'habitude le sourire aux lèvres avec une bonne histoire à nous raconter.

Après un court moment de bavardage je décide de m'en aller, mes camarades insistent pour me faire accepter une partie de belote. Pressé par eux, il est encore tôt, il fait bien chaud sur les routes, j'accepte une seule partie demi-heure trois

les camions ralentissent de plus en plus leur marche et je dis à mes camarades "j'ai l'impression qu'ils s'arrêtent, nous sommes jolis ! Je voudrais être bien loin d'ici, que va-t-il se passer ?". Mon ami Azéma veut me rassurer, il intervient en me disant que ma peur n'était pas fondée, qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur. Moi je me sens mal placé et manifes-

de belote". Devant mes réticences Gineste intervient à son tour pour me persuader.

Le patron Jambert ne nous a pas encore apporté le piquet demandé que déjà les portes de l'établissement sont encadrées par des hommes menaçants, l'arme à l'épaule, le doigt sur la détente. Ils nous examinent. Cet instant est vite

blissement ou dehors je ne sais. Et Azéma est sorti pour parler avec les allemands qui sont à l'extérieur. Je vais m'asseoir alors tout au fond de la salle à côté de la fenêtre de gauche m'éloignant ainsi des autres camarades qui continuent à jouer où à regarder les allemands.

Azéma revient presque aussitôt me rejoindre l'air déçu, je l'interroge du regard, impossible de rien savoir, ils sont trop nombreux et ne veulent pas répondre enfin tant pis, je vais chercher deux menthes une pour toi il ne faut pas perdre du temps car quand ils partiront il ne restera rien plus à boire. Non merci lui dis je, moi je n'ai pas envie de boire. Encore tu persistes, ça par exemple, ce n'est pas ordinaire. Il me laisse seul de nouveau et va chercher une menthe. Il passe au milieu de la longue file d'allemands, va à la cuisine, et revient aussitôt en souriant avec son verre de menthe qu'il dépose sur la table et s'assoit en face de moi. Tant pis pour toi me dit-il puisque tu n'en veux pas : "non lui dis-je n'ai pas envie de boire tant que ces zèbres sont là".

Eh bien Adrien je te comprends de moins en moins je ne te croyais pas à ce point froussard !

Supposez lui dis-je alors à bout d'arguments que des avions arrivent et bombardent la colonne croyez-vous que nous serons bien placés.

A dans ce cas tu as raison nous serions mal placés.

A ce moment crépite à l'extérieur une rafale de mitraillette, nous nous retournons, on dirait que ces détonations viennent du côté du cimetière. Les allemands présents dans le café, comme mus par un ressort se précipitent à l'extérieur. Les bouteilles, les verres sont cassés dans cet affolement, des ordres brefs sont donnés, chacun saute sur ses armes pendant qu'à l'extérieur les rafales se succèdent et se rapprochent du village. On tire maintenant de chaque côté du café, la colonne entière semble tirer, que ce passe-t-il ? nous sommes sidérés, c'est fini nous n'échangeons plus une parole. Enfin un moment d'accalmie, allons-nous enfin être tranquilles ? Mais non, encore du côté du cimetière la fusillade recommence et de nouveau la colonne entière tire mais cette fois on tire dans le café. Tous les consommateurs présents se couchent à terre, je me trouve par terre sans savoir comment, de l'autre côté de la salle. Je me sens perdu et suis persuadé que mon sort est réglé. Mais que vois-je à ce moment au milieu de la salle ! Mon frère Louis couché juste en face la porte devant les mitraillettes : je lui crie au milieu du fracas des rafales : "Louis mets-toi sur les bords vient par ici, sors toi de là". Comme mû par un ressort, mon pauvre frère bondit vers moi

et se couche de nouveau à terre.

La vue de mon frère que je ne croyais pas là me fait oublier tous mes camarades. Je ne vis plus en pensant que mon frère va courir un pareil danger et que moi je ne me suis pas préoccupé de lui conseiller de s'en aller.

Enfin le calme revient, les allemands rentrent dans le café l'air très calme, ils nous font lever nous ordonnant de nous asseoir et de ne pas parler.

Je me trouve assis alors devant Valette Émile en face la porte, je suis juste en face des mitraillettes comme mon pauvre frère tout à l'heure. Je ne puis préciser s'il y a eu des morts ou des blessés durant cette première fusillade.

Nous sommes toujours sous la menace des mitraillettes mais il semble que le calme soit revenu, au-dehors on entend "les boches" parler, échanger sans doute des ordres. Émile Valette assis devant moi hoche la tête sans arrêt, je n'ose pas lui dire d'arrêter ce mouvement car nous sommes toujours sous la menace des mitraillettes et j'ai peur qu'un signe de ma part ne déclenche une rafale fatale, moi-même ai ma cigarette éteinte sur les lèvres, je n'ose ni la jeter ni l'enlever tellement je me sens menacé par ces mitraillettes braquées sur nous. Mon pauvre frère est aussi quelque part dans le

(Suite page 9)

café assis sans doute lui aussi, je ne peux pas non plus me retourner : qu'advierait-il si je me re-tournais? Nous restons ainsi environ 5 minutes, 10 minutes que sais-je ? Je comprends que cette situation est des plus lamentable. Mais tout à coup de nouveau à l'extérieur la fusillade recommence, les mitraillettes crépitent, les hurlements de bêtes fauves recommencent et redoublent. Tout à coup la fusillade éclate de nouveau dans le café, d'un bond chacun se précipite à terre cette fois çà y est on nous tire dessus, nous nous protégeons de notre mieux, les chaises, les tables, les banquettes nous font un abri provisoire mais bien précaire au milieu du bruit infernal des rugissements et des mitraillettes qui crachent sans répit. Un de nous pousse un cri de douleur, c'est Galaup il est blessé, comme mu par un ressort au milieu des balles qui pleuvent Gineste Emmanuel se lève, les mains en l'air, il veut parlementer, il crie "camarades" aux brutes déchaînées, il leur montre le blessé, le sang qui coule de ses plaies, il implore il dit : "Ne tirez pas laissez-nous emporter ce blessé". Mais rien n'y fait la mitraille continue, alors, réalisant notre destin, tous ceux qui étions encore indemnes nous nous sommes levés, les mains en l'air, suppliant : "Camarades, ne tirez pas ! Ne tirez pas". Un moment, j'ai eu l'impression que nos supplications éviteraient le pire,

il y eut un instant d'hésitation parmi "les boches". C'est durant ce court instant que M. Lagarrigue emporta Galaup dans la cuisine du café et se mit sous la table, c'est alors également que deux femmes s'enfuirent à tou-

deux pas par côté et me laisse tomber. J'étais à peine à terre qu'une salve éclatait et tout ceux qui m'entouraient s'effondraient à leur tour.

Moi j'étais en dessous, je sentais quel dra-



*Émile Valette, Président de l'Amicale du 20 Août,*

tes jambes non sans avoir essuyé une rafale de mitraille qui ne les atteint pas.

Toujours les mains en l'air et toujours suppliants, nous étions là debout du moins la plupart attendant la fin de cette incompréhensible scène, quand "les boches" se ruèrent enfin sur nous, nous entourant et nous ordonnant de sortir tous par la porte de la rue. Les brutes nous poussent dehors à coup de crosses de mitraillettes en poussant des cris sauvages, je suis un des derniers à sortir, je presse ceux qui sont devant moi et j'arrive sur le seuil de la porte. Que vois je ? : un peloton prêt à tirer, je compris tout de suite, je fais

me horrible se déroulait, les balles pleuvaient autour de moi malgré mes yeux fermés, je voyais les éclairs des balles explosives, leurs déflagrations me fouettaient le visage, un ricochet qui avait touché le mur derrière moi me blessait une première fois.

Une autre balle explosive me couvrit de débris déchiquetés de mes camarades. Dans notre groupe, je n'entendais plus rien, plus une plainte, plus une supplication, je ne sentais plus la respiration de mes camarades, mais les brutes tiraient toujours. Ma jambe droite émergeait sans doute un peu à l'extérieur car une deuxième balle me blessa à la cheville. Je sentis alors ma

jambe s'alourdir sans toutefois éprouver une vive douleur, je compris que cette fois ma blessure était plus sérieuse mais j'attendais haletant, contracté à fond, la balle qui allait c'était fatal, c'était sûr, me transpercer, me tuer. Une troisième balle m'atteignit encore cette fois elle brisa ma sandale et aussi le pouce du pied droit. Je ne ressentis aucune douleur, j'attendais toujours la balle décisive, la balle qui allait me mettre au rang de mes camarades, un autre ricochet m'atteignit encore mais tout à fait superficiellement.

Je restais là me croyant condamné mais espérant quand même et continuant à faire le mort. Combien dura cet horrible supplice, les minutes paraissaient des heures et j'enviais par moments le sort de ceux qui en avaient fini avec cette hallucinante tragédie. Mais vite l'amour de la vie reprenait le dessus et je m'obstinais alors de nouveau dans une immobilité ? Une totale inertie qui m'obligeait malgré mes souffrances à rester dans une position des plus pénibles. Dans la colonne un calme relatif semblait être revenu, la brute était repue, son oeuvre était sans doute suffisante. De temps en temps seulement un crépitement troublait le silence car "les boches" parlaient peu maintenant et surtout ils ne rugissaient plus, d'ailleurs à quoi bon, leurs vociférations ne pouvaient plus

## Témoignage de M. Julien Henri.

Le samedi 19 août 1944, du petit matin à la nuit tombée, un grondement ininterrompu nous parvenait de la direction de Toulouse, rumeur sourde, coupée d'explosions.



*Un grondement ininterrompu nous parvenait de la direction de*

Que se passait-il ? On pensait que, les affaires des Allemands se gâtant sur tous les fronts, ce pourrait être la destruction des documents, archives, munitions, traces diverses qu'on efface avant les grands déménagements.

Nous étions dans le verger de pêcheurs contigu à la terre qui appartenait à Jean Cammas et nous récoltions ces belles pêches d'une variété appelée J.H Hale.

De temps en temps nous sortions du verger pour scruter le ciel, vers le sud où il se passait peut-être des choses très graves. La sieste faite

nous nous étions attelés à l'emballage, toujours dans l'ignorance de ce qu'il se passait. Quand le travail fut fini, un parallélépipède de 120 colis attendait dans le hangar que le ramasseur s'an-

nonce. Mais le ramasseur se fit attendre et ne passa que quelques jours plus tard.

Je crois que Louis Béziat, de Vacquiers, le "sans bras" comme on l'appelait, avait stoppé et nous avait lancé quelques très vagues informations. Paule et moi étions inquiets : nous avions à Toulouse notre appartement, nos meubles, et nous ne pouvions pas ne pas penser, à tous les amis, connaissances, voisins, restés là-bas dans cette pauvre ville soumise à ces épreuves, car, comme tous les ans, nous passions les vacances à Villaudric, où Paule et Jean notre fils avaient

passé le temps de la guerre et le temps où j'étais prisonnier en Autriche.

La nuit, si elle atténuait la rumeur, ne la fit pas cesser. Le lendemain matin, le dimanche 20 août, après le déjeuner, je partis chez M. Béziat prendre des greffons de poirier, l'époque étant favorable au greffage d'une rangée de cognassiers que mon beau-père Eugène Bruel avait soignés, au jardin en bordure du ruisseau des Brouillous. Il faisait une chaleur étouffante dans ce bas-fond, cerné de bois, de haies où l'air ne circule guère.

Jean-Marie Prat envoya le carillon de midi quand je finissais le travail.

Je m'étais un peu retardé et mon beau-père marqua un peu d'impatience car il aimait bien manger à ses heures, surtout le dimanche, car il partait faire la partie de manille au café, où, si on se retardait, on risquait de se trouver sans partenaires.

Pendant le repas il nous raconta ce qui s'était passé dans la matinée au village, car il était allé, comme tous les dimanches à la messe. Et à Villaudric on commençait à s'agiter. Sentant que la libération approchait on se préparait à quelques règlements de compte longtemps différés.

Le repas était avancé quand un side-car monté

par deux Allemands passa, se dirigeant vers le village. Je pense qu'on devait aller placer un planton au carrefour, pour aiguiller les convois ...! Supposition.

Un moment après, Gilbert Vigouroux passa, à bicyclette. Mon beau-père se hâta de terminer son repas, car il savait que Gilbert était un manilleur et cela l'incita à ne pas se retarder. Nous restâmes encore un peu à table, mais, étant fatigué je partis faire la sieste m'endormant presque aussitôt.

Il pouvait être 15 heures quand Paule me secoua : "lève-toi, le maquis est à Villaudric !". Je partis rapidement au coin de la maison, sous le chêne. "Tu parles d'un maquis ...!" Ça tirait vers le village. Une colonne de fumée noire s'élevait de la "Rivière" dans la direction du cimetière. Et elle me dit que, tandis que je dormais, une camionnette était passée, des drapeaux à la cabine !

Ma belle-mère et Mimi Gineste étaient assises sur le revers du fossé bordant la route, côté Ginste. "Vous n'êtes pas folles de rester là, avec ce qui se passe ? Vous n'avez pas entendu ce qui vient de nous survoler ?" - un projectile "perdu" était passé au-dessus de nous. Comme elles ricanaient de me voir aussi déterminé, je forçais la voix : "Rentrez

*(Suite page 11)*

et mettez-vous derrière les murs, ne regardez pas aux fenêtres, il se passe des choses graves !". Et, en effet, on distinguait dans la rumeur atténuée par les végétations, des cris, des plaintes, des appels de détresse, émanant de poitrines d'hommes. On ne pouvait pas avoir de doutes sur ce qui se passait. A plusieurs reprises on entendit quelques claquements d'armes légères provenant de la direction de Lérét, de devant la porte, du fond du ruisseau. A un moment, un homme d'une quarantaine d'années, apparut sur le chemin, comme quelqu'un qui vient voir ce qui se passe. Il ne parla pas ; on peut penser qu'il était Espa-

de René Charron qui venait vers nous. Quand il se fut approché : "Ne perds pas ton temps, René, je comprends pourquoi tu viens !- il y a aussi Manuel Gineste !". Les femmes avaient entendu ces paroles. René se dirigea vers la maison de Gineste pour informer la pauvre Mimi. André Béziat était venu de chez lui aux nouvelles, depuis quelques instants. Ma belle-mère, Antoinette Bruel, s'adressa à nous deux : "Je ne veux pas que vous y alliez, vous allez vous faire tuer vous autres, j'y vais moi. Et s'il le faut je reviendrai le chercher avec la brouette. Je vous défends de bouger : on a besoin de vous encore !"

Nous n'attendîmes pas trop longtemps. Jean Blesou, empruntant les sentiers de la Matte, de Beauregard, du ruisseau et remontant par les bois, arriva avec son charagement funèbre. Il avait chargé deux corps, celui de mon beau-père et celui de Gilbert Vigouroux. J'ai appris de sa propre bouche que Germain Bories l'avait accompagné. Ils déposèrent le corps sur le lit et ils continuèrent le transport et, je viens de l'apprendre, ils rencontrèrent les Vigouroux à la cabane de Moureau où ils transportèrent sur un véhicule à eux la dépouille de ce pauvre Gilbert. On ne déshabilla pas mon beau-père, ce qui fait que nous ne sûmes pas quelles étaient ses blessures, mais nous étions tellement bouleversés ! Ma belle-mère retira ses papiers de ses poches et son portemonnaie de la poche basse de son gilet. Il contenait quelques pièces dont plusieurs étaient trouées ou cabossées par les balles qui l'avaient traversé.

Ma belle-mère conservait pieusement ce portemonnaie, comme une relique qui doit bien être quelque part ! Peut-être dans cette maison, sa maison de Villaudric où il nous a été interdit d'entrer depuis sa mort.

Avant d'aller plus loin, je dois dire que lorsque ma belle-mère était allée au village elle avait trouvé des sauveteurs à l'œuvre, en particulier Germain Bories qui l'avait assistée et avait en-

suite secondé Jean Blesou pour le transport des corps. Elle lui témoigna une grande reconnaissance qui ne s'est jamais démentie. Et pourquoi le taire ?

Je descendis au vivier du bois. A l'époque la végétation était moins dense que maintenant et on voyait bien la maison de Beauregard, où logeaient les Barrière. Jean-Marie, le maître valet de mes beaux parents, Lucie son épouse et leur fils Pierrot. Je leur criai la nouvelle. Je ne me souviens pas si Lucie vint passer la nuit avec nous ou si elle ne vint que le lendemain matin : cette dernière hypothèse doit être la vraie.

A la lueur d'éclairages de fortune, car l'électricité était coupée, le transformateur des Bétirats ayant été détruit, et la panne dura plusieurs jours, nous nous installâmes pour passer la nuit, tous les quatre sur des couchages improvisés. Jean avait 7 ans. Il allait voir son grand-père de temps en temps, car il avait perdu un grand ami !

Aux misères de la guerre qui n'était pas encore finie allaient s'ajouter pour toutes les familles touchées un surcroît de difficultés, mais les plus malheureux étaient là, rayés avant l'heure du nombre des vivants au moment où se manifestaient les premiers signes de la libération.

Le lendemain matin, l'administration commu-



1971 - Cortège se dirigeant vers le cimetière

gnol, à sa physionomie.

Le jour baissant, le grondement de la ville faiblissait, les bruits venant du village se faisaient plus nets.

A un moment, je vis un homme qui approchait et je reconnus presque aussitôt la silhouette

Elle partit, le jour baissant. Elle revint assez rapidement, nous brossa un tableau de la situation et nous dit que Jean Blesou allait nous apporter le corps sur son véhicule léger, en passant par les traverses. En attendant nous préparâmes tout.

## *Témoignage de Mme Laynat Paulette.*

Les Allemands ont laissé un camion de vivres aux Bétirats. De nombreuses personnes se sont servies. Les FFI en ont distribué ensuite aux familles nécessiteuses. L'Abbé Bernon, curé du village était à la sacristie, l'église était grande ouverte car c'était l'heure des vêpres à 15 heures. Les Allemands ont obligé le curé à monter dans le clocher pour contrôler

## *Témoignage de M. Lescure Joseph.*

Une sentinelle est au carrefour de Bouloc pour diriger la colonne sur Villaudric. Des jeunes FFI sont passés en camion et ont tiré sur elle sans la toucher. La première colonne était arrêtée au niveau des maisons Doumerg et Garrigues. Une discussion avait lieu avec des résistants venus de Villemur. Les Allemands avaient rendu leurs armes. Pendant que la reddition se négociait, une fusée d'alarme tirée par la sentinelle postée au cimetière a interrompu les négociations. Les Allemands, voyant qu'ils étaient attaqués, ont récupéré leurs armes et donné quelques instants aux FFI de Villemur pour dégager les lieux.

Dans leur fuite les Allemands leur ont tiré dessus sans pour cela les blesser. L'état major est remonté au village et c'est là certainement qu'ils ont ordonné les représailles. Madame Marie Lescure (ma grand mère) qui se promenait chemin de la garenne a témoigné de l'intensité des tirs (2 impacts auraient même traversé son grand chapeau). Mme Lescure Henriette ma mère, ma soeur Marie et Mme Cécile Manneville et sa soeur regardaient la colonne arrêtée. Des soldats sont venus leur demander de la boisson, en s'en retournant et voyant la tournure prise par les événements, ils leur ont fait signe délicatement d'aller rapidement se cacher. Bien leur en a pris car quelques instants plus tard de nombreux impacts de balles ont arrosé la façade. En s'en allant, une gerbière a été incendiée chez Julien Bruel, et en face, dans le déluge de feu M. André Marrot a été tué dans les bras de son grand père.

Plus loin ils mirent le feu à la maison de M.

Pierre Dast (père d'Armand Dast) et ils blessèrent la mère d'Armand à une jambe, elle se prénomait Albertine. Plus loin ils incendièrent également la maison de M. Guéro à l'entrée de Magnanac

Au village dans la cour située après les arcades devant la maison actuelle de Claude Bezombes se trouvait M. Liwara qui était employé chez Mme Élise Chabanon. Il a été roué de coups et achevé à coups de crosses de mitraillettes. A la maison de M. Olivié (Ancien boucher de Villaudric), la grande maison située entre l'église et le château, Anne Cladet Vve Olivié qui regardait la colonne passer a eu la tête arrachée par une balle explosive. A l'ancienne maison de M. Chabanon, aujourd'hui maison Dumoulin, il y avait une petite remise sur le côté, à l'intérieur



*"Le puits situé dans la cour intérieure."*

**A** l'époque des événements, j'étais âgé de 12 ans, mes parents, maîtres valets chez M. Chabanon Roger habitaient une maison située dans la petite place intérieure juste après les "Arcades" derrière M. et Mme Pissinis Marcel.

La journée s'annonçait très chaude car la canicule régnait déjà depuis quelques jours sur la région.

Après un bon petit déjeuner je courus rejoindre mon camarade Jeannot Pissinis pour jouer ensemble jusqu'au repas de midi comme nous avions l'habitude de le faire pratiquement tous les jours pendant ces grandes vacances.

Plus tard j'appris par mon père Marcel que mon jeune frère Jean-Marie et ma mère Agnès

étaient partis "faire le marché" de Villemur et comme ils se déplaçaient à pied, ils ne rentreraient que dans l'après-midi, étant attendu chez des amis pour le repas de midi.

La matinée passa vite et après une courte pause pour le repas de midi nous nous retrouvâmes afin de poursuivre nos jeux dans cette grande ferme aux multiples cachettes, propice à tous nos fantasmes d'adolescents.

Dans l'après-midi pourtant, un ronronnement inhabituel parvint à attirer notre attention. Le bruit venait de la rue, comme un bourdonnement qui allait s'amplifiant, porté par une atmosphère déjà lourde. En un rien de temps nous fûmes sur le pas de la porte, après avoir franchi le long couloir qui coupe la maison d'habitation. Quelle ne fut pas alors notre surprise ! Une file ininterrompue de véhicules défilait sous nos yeux ébahis. Et pas n'importe quels véhicules ! C'était des camions chargés d'hommes en armes, des automitrailleuses, des camionnettes : une colonne de soldats allemands avec leur équipement. Et puis voilà que les véhicules ralentirent et dans un crissement de

freins le convoi s'arrêta. Vu la chaleur étouffante les soldats se précipitèrent hors de leurs véhicules et s'enquérirent de trouver des rafraîchissements. Leur comportement n'étant pas hostile à priori, les gens commencèrent à sortir de leur maison pour voir ce qu'il se passait. M. et Mme Pissinis furent aussitôt sollicités par les soldats pour leur procurer de l'eau. Le puits situé dans la cour intérieure fût pris d'assaut. Les soldats défilaient dans le long couloir en quête de la fraîche boisson. Tout semblait normal si bien que nous nous enhardîmes à longer la colonne en direction de la sortie du village, route de Villemur. Du haut de la côte je me souviens que l'on voyait très bien le début de la colonne qui était arrêtée à peu près à hauteur des maisons de MM Garrigues et Doumerc. En face d'eux, au milieu de la route, une voiture arborait des drapeaux tricolores. Il semblait qu'un groupe de personnes était en grande discussion. Nous sûmes plus tard qu'il s'agissait de résistants parlementant avec des officiers la reddition de la colonne. Nous avons traîné un moment, curieux mais insouciant des dangers que nous encourions.

Et puis soudain, tout à basculé. Ce fut la cohue, la bousculade. Les soldats regagnèrent leurs véhicules, s'emparèrent de leurs armes, et menaçants scrutèrent les alentours alors qu'au loin retentissaient des bruits sourds puis de plus en plus secs et rapprochés. On tirait des coups de feu ! Paniqués, comme tout le monde, nous rejoignîmes au plus vite l'intérieur de la maison de Jeannot ou sept à huit personnes s'étaient déjà réfugiées. Sa mère et son père nous voyant de retour s'empressèrent de barricader portes et fenêtres. Nous étions tous abasourdis par ce qui arrivait alors qu'au dehors les tirs d'armes automatiques redoublaient d'intensité. Transis de peur nous nous regardions en nous demandant ce qui allait nous arriver. Des coups sont assésés à la porte d'entrée. Ce sont les soldats qui à coup de crosses tentaient de la défoncer sachant que nous étions retranchés derrière elle. Je me souviens que Marcel, courageusement s'arc-bouta évitant sans doute qu'elle cédât sous leurs assauts répétés. Tout le monde priait, pleurait. Le roulement de la fusillade dura de longs instants. Certains d'entre nous se réfug-

*(Suite page 14)*

gièrent dans les écuries ou dans la buanderie, espérant trouver une cachette plus sûre. C'est là que nous aperçûmes un soldat son fusil scrutant par l'entrebâillement d'un volet une éventuelle présence. Nous étions morts de peur pensant tous que notre dernière heure était venue. Puis, petit à petit les tirs diminuèrent d'intensité et c'est le bruit des camions qui reprenaient leur route qui succéda à ce vacarme effrayant. Des coups de sifflets punctuaient de temps à autres l'évacuation de ce macabre convoi.

Puis ce fut le silence, un silence pesant que personne ne voulait troubler de peur de déclencher de nouvelles fusillades. On entendit de nouveau des bruits dans la maison, bruits plus familiers, des voix que nous

reconnaissons qui nous firent sortir de nos cachettes improvisées. Nous nous retrouvions tous là, sains et saufs, encore sous le choc de ce que nous venions de vivre

Puis la question vint : que s'était-il passé au dehors ? Avec appréhension la porte fut entrebâillée. Un calme étrange régnait. Hésitant, je m'avançais vers notre maison. Bizarrement tout était ouvert, et sitôt le pas de porte passé je découvris l'horreur. Il y avait du sang partout. J'appelais Papa ! Papa ! Je regardais aux quatre coins de la pièce, par terre sa casquette, plus loin une fourche. Je montais alors aux chambres situées à l'étage et c'est là qu'à moitié escalier je découvris le corps de mon pauvre père ou plutôt de ce qu'il en restait.

L'horreur ! Au milieu d'une flaque de sang gisait une boule de chair. Crâne écrasé, bras cassés, tout explosé tant les brutes s'étaient acharnées sur ce corps sans défense. Je le reconnus seulement à sa chemise. Devant ce tableau dramatique ma respiration était coupée et c'est horrifié que je sortis en hurlant ma douleur. Cette dernière image de mon père je ne l'oublierai jamais, elle vient encore me hanter régulièrement. Les voisins qui maintenant se hasardaient eux aussi au dehors découvraient l'horreur du drame qui venait de se produire dans le village.

Un peu plus tard, ma mère et mon frère rentrèrent. Eux aussi avaient subi les tirs de la colonne alors qu'ils essayaient de rejoindre Villaudric à travers champs. Par bon-

### *Témoignage de M. Marrot Jean.*



*Jean Marrot déposant la gerbe*

Les Allemands en se retirant, tiraient des balles incendiaires un peu partout. Mon frère André et mes grands parents s'étaient enfermés dans la maison volets clos. Je suis sorti voir ce qui se passait. Je tenais un arrosoir plein

d'eau, une balle l'a traversé, voyant cela je rentrai précipitamment dans. C'est alors qu'une balle perdue traversa le volet de la fenêtre et perfora le cou de mon frère avant de se loger dans le lit où elle mit le feu. Mon grand père, à l'aide

d'une couette l'éteignit rapidement.

Pour aller chercher des secours, je sortis pour me rendre à la ferme de M et Mme Bruel, la colonne allemande s'arrêta pour me laisser passer, j'avais 13 ans à l'époque.

Journée chaude et calme, un parfum de libération flotte dans l'air, même si des rumeurs diverses (nous n'avons ni radio, ni téléphone) arrivent de Toulouse.

Des fugitifs en déroute remontent vers le Nord et l'Est (soldats allemands, nazis, collaborateurs ...). Mais à la maison, nous sommes sur la D29 Fronton-Villemur avant son croisement avec la D63 qui vient de Bouloc, notre quartier de l'Aucenelle est calme. Il fait très chaud.

Il va être l'heure des vêpres.

Le "premier appel" qui a lieu demi-heure à l'avance a déjà retenti.

Mes petites cousines Jacqueline, repliée de Toulouse, et Anne-Marie jouent paisiblement.

Sec et prolongé, un claquement d'arme à feu déchire l'atmosphère.

Qu'est-ce donc ?

Aussitôt, porte ouverte, me voici sur le perron !

Un second coup de feu, d'autres encore.

Tout vient du Sud !

Vite ! me voici debout sur la fenêtre de la maison d'en face, où ma petite classe enfantine est installée au 1<sup>er</sup> étage.

Tous volets ouverts je regarde.

Une fumée s'élève. "Oh ! le pailler de Mlle Bétirac brûle !" (Ce n'est point le "pailler" qui brûle, mais le fût d'essence que transportait le camion d'Alain de Falguières).

Mes observations sont brusquement interrompues par les pas rapides et la colère de mon père.

"Descends vite ! c'est la guerre".

Lui qui a vécu la guerre des tranchées en 1914-1918, connaît le danger.

Nous revoilà dans la maison portes et fenêtres sud fermées.



*Les obsèques auront lieu le mardi après-midi dans la cour du*

Les coups de feu redoublent. Les sifflements des balles et l'écho nous font croire que l'on tire de tous les côtés. Toute la famille est sur pied. Afin de ne pas effrayer

"les petites" je lance des boules de bois d'un petit croquet dans le couloir. Leur bruit sur les vieilles briques irrégulières, l'intérêt du jeu évitent trop d'angoisse.

Mais que se passe-t-il ?

Une accalmie d'un instant.

Tout reprend. Combien de temps ? Je ne saurais dire.

Un dernier coup !

Un grand silence.

Mon père "descend" vers le café et revient pâle oh ! pâle.

Appelle vite ta mère, qu'elle vienne ! Ils les ont tous tués !

Toutes les portes sont

ouvertes et blouse ensanglantées.

"Va chez Jean-Marie Portes, on le ramène et il n'y a personne."

50 mètres, il est là étendu sur son lit, dans la cuisine ! Mon Dieu ! Je le déchausse. Des secours arrivent. Le grand-père d'Anne-Marie est venu la chercher. Jacqueline reste dans la maison. Maman dira plus tard : "on aurait dit un énorme tas de chiffons"; il a fallu les reconnaître, retourner au moins ces visages ensanglantés. "Oh ! C'est un tel - non je suis là"

C'était Joseph Gay.

Et puis, il y avait un tel ! un tel !

Une mère désespérée criait : "Mon fils est là!"

D'autres témoins diront l'organisation rapide des secours.

M. Alphonse Fauré, sous la direction du Docteur Izard, a chargé les blessés sur son camion et les a emportés vers la clinique de Fronton.

Il a fallu aussi laver la grande nappe de sang sur la route : il faut remonter l'eau des puits, apporter les seaux d'eau, les balais !...

Quel lourd bilan !  
Quelle consternation,

*(Suite page 16)*

quel désespoir sur tous les visages !

La nuit tombe, le couvre-feu reste.

Chacun rentre chez soi, porte close sur sa douleur. Dans la nuit un très fort orage, vécu avec des bougies si l'on en a, lavera la route, la rigole devant le café. La fureur nazie est passée dans toute son horreur.

M. de Pons, durant le temps où l'occupant avait installé son PC dans le château (un grand drapeau à croix gammée tendu sur le balcon) avait interdit en signe de deuil d'ouvrir aucune fenêtre de la façade de la cour d'honneur.

#### 21 et 22 août 1944

Un mort ou un blessé presque dans chaque maison.

Dès le matin on frappe à la porte : c'est Lucien Blancal, pâle, voix grave.

Ton père voudrait-il venir reconnaître Alain de Falguières ?

Il est encore au bord de la route dans le fossé.

Mon père se dirige donc avec mon guide vers le lieu de départ du drame.

C'est en effet le malheureux conducteur du camion.

Il gît dans le fossé.

Mon père est remonté au village prévenir les frontonnais afin qu'ils

viennent recueillir le corps. Ils le ramèneront dans sa famille au château de Mme Castanet. On retrouvera ses "papiers" jetés plus loin dans la côte du ruisseau, que des mains pieuses remettront à M. de Pons ami de la famille.

Dans le même temps on a connu le nombre et les noms des blessés et des morts.

On saura où ont été transportés les blessés : à la clinique Izard à Fronton et les plus gravement atteints à l'Hôtel-Dieu de Toulouse.

On essaiera d'apporter sa sympathie à défaut de réconfort aux familles.

Vers 11 heures, le lundi, nous étions devant le château, lorsque un court convoi allemand passe. Vont-ils tirer encore ? "Les caves du château sont ouvertes, venez vous mettre à l'abri !" Qui a lancé l'appel. On ne sait. Nous nous retrouvons une vingtaine de personnes silencieuses. Mme Marie-Hélène Chabanon arrive de la maison d'en face, son bébé dans les bras. Hier soir, on l'a rapatriée rapidement de la clinique Izard de Fronton, afin de libérer toutes les chambres possibles pour les blessés qui pouvaient être soignés sur place.

Le nouveau-né Gérard n'est pas baptisé. Angoisse plus grande, on va

l'ondoyer. Melle Marthe Chabanon part chercher un peu d'eau. Mme de Pons, dans le recueillement dit la prière de l'ondoiement : "Je te baptise ....". Les prières continuent. Le silence. Ils ont fini de passer. Chacun reprend son chemin.

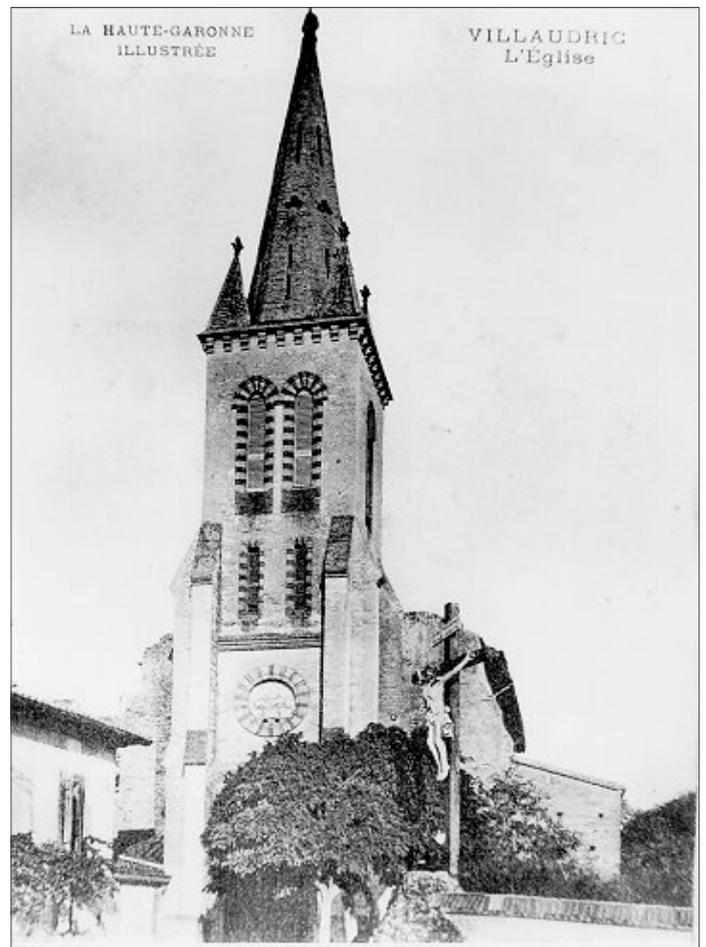
Les obsèques auront lieu le mardi après-midi dans la cour du château, l'église étant trop petite. Une remorque chargera les cercueils.

dictions et, dans le silence, à pied bien sûr, l'immense cortège se dirigera vers le cimetière, où sont creusées les tombes, où sont ouverts les caveaux.

Le cimetière n'est qu'un immense sanglot.

Nous sommes tous là, hébétés.

L'abbé Bernon, âgé et fatigué était Curé de Villaudric depuis 1925 et connaissait tout le monde. Il était dans l'Église le 20 août 1944 pour la pré-



*Les balles tirées sur le clocher, endommageant les clochetons.*

Les familles sont regroupées en priorité dans cette même cour d'honneur.

Le prêtre, M. l'abbé Bernon, célébrera les prières, donnera les béné-

paration des vêpres, il avait fait partir, par la porte arrière de la sacristie les deux enfants de chœur déjà arrivés.

Un soldat nazi, mi-

Ce 20 Août 1944, en début d'après midi, une colonne allemande en 2 parties, venant de Toulouse et après avoir traversé Bouloc emprunte les chemins secondaires et arrive à Villaudric. Le premier tronçon traverse le village : on peut situer la tête de la colonne à la hauteur du chemin de Sayrac et de la route de Villemur l'arrière étant dans le village (au moins jusqu'au château). La deuxième partie est à environ 1 km du village sur la pente du lieu dit "les Bétirats". Une sentinelle allemande garde le croisement de la route venant de Bouloc à Villaudric et la route venant de Vacquiers à Fronton.

Jusqu'à environ 14H30 - 15H les Allemands sont calmes et consomment au café du village. Par la suite on a appris que dans la colonne il y avait des miliciens. Je me trouvais en tête de la colonne avec le groupe de 5 Français dont le lieutenant colonel Denis qui avait obtenu du commandant de la première colonne la reddition. Les armes des officiers Allemands étaient déposées sur un guéridon de fortune.

Je déclare avoir reçu du lieutenant colonel Denis l'instruction suivante : Rechercher le plus grand nombre de chauffeurs pour contrôler au maximum les deux

parties de la colonne que j'estime sur le champ à 165 camions. Les Allemands de la colonne de tête avaient sur les instructions du commandant jeté les armes, les cartes d'état major et l'argent Français qu'ils avaient sur eux.

Toutes ces tractations nous ont amenés vers 17 heures. Que s'était il passé entre temps?

On avait certes entendu le craquement des mitraillettes et des fusils, mais en tête de la colonne on ne savait rien de ce qui s'était passé : tout ce que je sais sur les événements de triste mémoire de ce jour, je l'ai appris



1956 - Commémoration.

après par des rescapés du massacre.

A un moment donné de la discussion entre Français et Allemands il m'a été demandé de me retirer et d'attendre de nouvelles instructions. Peu après est arrivée une moto portant un commandant, c'était celui de

la 2<sup>ème</sup> colonne qui n'acceptait pas la reddition. A moi et aux trois autres chauffeurs que j'avais trouvés, il nous a été donné 5 minutes pour dégager les lieux ainsi qu'au groupe de Français commandé par le lieutenant colonel Denis qui n'avait qu'une vieille voiture marchant au charbon.

J'étais en culottes courtes et je n'avais que 32 ans. Cependant je n'étais pas arrivé au ruisseau que les Allemands ont commencé de tirer, ce qui me fait dire qu'ils n'ont pas respecté les 5 minutes.

Du ruisseau à la ferme

faites, manifestant mon mécontentement.

Après avoir franchi le coteau, à proximité d'une autre maison sur le flanc opposé d'où je venais avec un ami de rencontre, nous avons essuyé le feu des armes de la deuxième colonne que je peux situer au niveau de l'arrivée dans le village de la route de Bouloc.

Et soudain le calme à fait place à ce fracas de ferraille qui arrivait de partout. Profitant de ce calme je me suis dirigé vers le village, avant d'y arriver par la côte du ruisseau j'ai appris qu'il y avait beaucoup de morts. J'ai continué ma route et suis arrivé sur les lieux.

On avait déjà enlevé les blessés, il restait les morts, horrible vision ce qui m'a fait dire que je n'en ai reconnu aucun tellement ils étaient marqués par la douleur. Il y en avait de littéralement partagés par les rafales de mitrailleuses tirées à 1 mètre ou deux.

A quelques secondes de l'ouverture du tir, l'instituteur qui était dans le café a traversé la route pendant que les Allemands réglait le tir avant que les occupants du café ne sortent.

Dans le secrétariat de mairie, juste en face le café, le maire M. Lucien Jaylès était enfermé et a vu les victimes tomber y

(Suite page 18)

compris ses deux fils : Louis tué et Adrien blessé. L'instituteur M Ycart logeait au premier étage de la mairie. Pourquoi cette tuerie mise en œuvre par la 2<sup>ème</sup> partie de la colonne ? Quatre jeunes étrangers à la commune ont eu l'idée, ayant appris que les Allemands étaient dans Villaudric, de venir porter assistance à leurs collègues FFI de

Villaudric (pour cela faire ils ont pris un ca-mion et sont allés passer par Vacquiers pensant ainsi échapper à la vue des troupes allemandes). Or, arrivés au croisement cité plus haut ils ont été surpris par la présence d'une sentinelle qui gardait le carrefour. Ce qu'ils n'ont pas vu, c'est la 2<sup>ème</sup> partie de la colonne allemande qui profitant des sinuosi-

tés du ruisseau était prête à intervenir. Le camion arrivant au croisement à tiré sur la sentinelle qui est restée impassible. Le camion a tourné vers Villaudric, se faisant en quelque sorte coincer entre l'arrière d'une partie de la colonne et l'avant de l'autre ce qui explique que le camion n'est pas allé loin, pris

entre le tir des troupes Allemandes. C'est à ce moment précis que les soldats Allemands, sans savoir à quelle partie de la colonne ils appartenaient, ont crié aux maquisards (seul le conducteur du camion blessé a été brûlé en même temps que le camion, les 3 autres ayant réussi à gagner les bois).

### *Témoignage de M. Pissinis Jean.*

**D**imanche 20 août, nous étions attablés et il était aux environ de 14 heures. Depuis quelques instants nous entendions le ronronnement de véhicules circulant dans la rue, aussi mon père Marcel est sorti voir ce qu'il se passait. Bientôt, en compagnie de ma sœur Catherine et de mon voisin Stéphane Liwara, nous avons rejoint le dehors. La curiosité aidant, j'avais 16 ans et ma sœur

18, nous avons trouvé un observatoire idéal en escaladant un arbre situé dans le parc de la propriété de Mme Vernier (actuellement propriété de M. Rougevin-Baville). De là, nous pouvions observer tout ce qu'il se passait sur la route de Villemur. Cette 1<sup>ère</sup> colonne, qui n'était pas très importante, était arrêtée au fond de la côte, à hauteur de la ferme Garrigues. Comme il faisait très chaud, les Alle-

mands, noirs de poussière (la route de Bouloc à Villaudric n'était pas encore goudronnée) se lavaient et se désaltéraient au puits de M. Cammas situé au bas de la côte (actuellement chez Jacques Garrigues). A un moment donné, nous avons vu au loin un véhicule qui arrivait en reculant, un homme debout à la portière agitait un drapeau blanc. Quand les soldats l'ont vu, l'un d'eux est monté sur le véhicule de tête et lui aussi a agité un drapeau blanc. Les véhicules se faisaient face puis il nous a semblé qu'un dialogue s'instaurait entre les représentants du maquis et les soldats. Les autres soldats se sont alors vite rhabillés et ont repris leurs armes. Voyant que la discussion se poursuivait, nous sommes descendus de notre perchoir et nous avons décidé d'aller raconter ce que nous venions de voir au café. Sur le chemin, nous avons vu M. de Pons à

l'entrée du château qui nous a vivement conseillé de rentrer chez nous et de nous barricader. Curieux et encore confiants, nous avons poursuivi notre chemin récupérant au passage M. Albert Bourgue (il était ouvrier agricole chez M. de Pons). Nous arrivons au café, il y avait pas mal de monde, joueurs de belote, consommateurs et nous n'étions pas sitôt attablés que de nouveau des véhicules défilent dans la rue. C'est la deuxième colonne qui s'étire maintenant tout le long de la rue. Les véhicules s'arrêtent et les soldats envahissent bientôt le café. Ils se servent avec les bouteilles rangées sur les étagères, boivent abondamment. Ils réclament aussi de l'eau pour se laver. Voyant la tournure que prennent les événements et nous rappelant les paroles de M. de Pons, nous partons tous les trois la peur au ventre. Nous n'avions

*(Suite page 19)*



*"Des coups à la porte d'entrée, on tente de l'enfoncer."  
Lieu où habitait M PISSINIS Marcel et sa famille*

pas fait 50 mètres que nous avons entendu et vu une fusée éclairante qui semblait venir du côté du cimetière. Nous hâtons nos pas. Un side-car passe en trombe, il rejoint certainement la 1<sup>ère</sup> colonne pour donner l'alerte. Vite nous rentrons chez nous et à peine dedans nous entendons les premiers coups de feu. A l'intérieur nous nous re-

trouvons huit ou neuf, des voisins ont rejoint notre maison. Très vite les tirs redoublent d'intensité, les projectiles retombent dans la cour. Des coups à la porte d'entrée, on tente de l'enfoncer. Mon père essaye de la bloquer avec tout ce qui lui tombe sous la main. La panique s'installe, tout le monde pleure, les femmes prient, les

coups redoublent et nous décidons d'évacuer la pièce. Nous sautons par la fenêtre de la cuisine et nous allons nous réfugier dans l'écurie toute proche. Nous nous cachons comme nous pouvons. Des soldats contournent le bâtiment et par la placette voient la fenêtre de l'écurie. Ils soulèvent la bâche qui sert de carreau et tirent des salves de mi-

traillette à l'intérieur. Par bonheur personne n'est touché. Nous partons alors nous réfugier dans un autre local, la buanderie située de l'autre côté du bâtiment. En passant, un soldat a vu notre manège, mais il n'a pas esquissé de menaces. Nous sommes restés là une bonne heure, puis mon père, n'entendant plus rien est monté au grenier

### *Témoignage de M. Portes Roger.*

Les premiers véhicules, 2 camions et 3 motos sont arrivés venant de Fronton et le plus gros de la colonne

est arrivée un peu plus tard venant de Bouloc.

Profitant d'un moment d'hésitation chez les Allemands, je me suis enfui en compagnie de

Pierre Barrière non sans avoir reçu une rafale de mitraillette.

Nous nous sommes cachés dans la haie de buis de chez Mme Rava-

ry, les Allemands tiraient partout. C'est un officier Français (très certainement un milicien) qui a ordonné en criant : "Cesser le feu" aux Alle-

### *Témoignage de Mme Ravary Élise.*

Ce jour là, un dimanche, tandis que dormaient mes deux petites âgées de 3 semaines et 2 ans, on vit arriver une importante colonne de camions allemands. Ma belle-mère était dans la cour et deux soldats se sont approchés au portail pour lui demander d'indiquer sur une carte l'endroit où ils se trouvaient. L'un d'eux m'a demandé à boire de la bière et je lui ai répondu que je ne pouvais lui donner que de l'eau.

Soudain, on entendit des coups de feu vers le cimetière. Aussitôt les

Allemands plient leurs cartes et remontent sur leurs camions tandis que nous rentrons précipitamment dans la maison.

Presque de suite, on

entend des tirs dans la rue mais aussi côté jardin et dans la cour. Un répit... puis à nouveau des tirs. Durant le répit, ma belle-mère veut monter à l'étage pour regarder ce

qui se passe à l'extérieur, mais elle s'arrête en chemin car elle reçoit du plâtre sur la tête (une balle a traversé les volets côté rue : on peut d'ailleurs voir, sur la façade non rénovée depuis, l'impact des balles allemandes).

Longtemps après, elle est remontée et a découvert l'horrible spectacle de la rue : devant le café, les corps des victimes du massacre des Allemands.

Elle est alors sortie pour porter secours, comme beaucoup d'autres personnes. Parmi les



*La foule émue et recueillie devant la plaque.  
On perçoit la façade de la maison de Mme Ravary*

*(Suite page 20)*

victimes : des voisins, des amis et mon cousin Jean Larroque qui gravement blessé est décédé la nuit suivante.

Mon mari qui était parti en début d'après-midi en vélo rejoindre ses amis de la résistance, m'a dit plus tard que lors des premiers coups de feu, il se trouvait dans une voiture au niveau de la maison Garrigues avec d'au-

tres résistants et parlaient avec les Allemands.

Ces derniers aussitôt sont devenus menaçants et ne leur ont donné que quelques minutes pour dégager avant de tirer. Ils se sont sauvés et le soir, il n'est pas revenu sur Villaudric et a été hébergé par son ami M. Ourmières résistant comme lui. A la tombée de la nuit, à

vélo, c'est la courageuse Mme Ourmières qui est venue nous rassurer sur son sort et nous avertir qu'il ne rentrerait pas et par sécurité également nous l'avons gardée pour dormir. Nous avons passé la nuit dans la maison, mais avons bien peu dormi. Dès le lendemain, nous partions hors du village pour quelques jours, hébergés par la

famille Arlandés dont le fils Julien avait réussi à échapper à la tuerie en sautant par la fenêtre du café.

Peu de jour après les FFI prennent la direction de la Mairie de Villaudric et mon mari est désigné maire par ses compagnons, tandis que le châtelain M. de Pons invite la population du village pour un rassemblement

### *Témoignage de Mme Robin Reine née Jambert.*

Mon témoignage ne portera que sur ce que j'ai vu et vécu au cours de l'après-midi du dimanche 20 août 1944, dans le Café du Commerce à Villaudric, tenu par mes parents Albert et Thérèse Jambert. Étant précisé que, dès le

ma mère, puis mon père parvint à se joindre à nous à l'issue de la perquisition, ensuite Jean-Baptiste Lagarrigue et Joseph Galaup, à l'exclusion de toute autre personne. Nous avons toujours été là, sous la garde intermittente mais fré-

tres absolus dans l'ensemble des locaux.

Mon témoignage et mes observations pendant toute la durée de leur présence, se limiteront à tout ce qui s'est passé dans cette pièce, ainsi que dans l'étroit

tous les autres. En effet, comme tous les jours de repos dominical, habitués, clients et amis du Café du Commerce étaient déjà où convergeaient vers ce seul lieu de ralliement, situé en plein cœur de la localité.

Comme d'habitude, un mouvement d'allées et venues se faisait entre la salle commune du café et celle, polyvalente, communément appelée "cuisine", située dans un autre corps du bâtiment. Cette dernière communiquait avec un bureau de vente de tabacs, qui avait une porte vitrée ouvrant sur la rue.

Depuis toujours, la cuisine était le lieu de séjour de mes parents. Mais elle faisait aussi office de comptoir où verres et bouteilles étaient entreposés. De plus l'unique et grande table en bois disposée en son centre servait très souvent de



*Le café lieu du massacre le 20 août 1944*

début du drame et pendant toute sa durée, j'ai été confinée dans "la cuisine", d'abord seule avec

quente des soldats Allemands en armes qui allaient et venaient omniprésents, régnant en maî-

faisceau des zones visibles à partir d'elle.

Cet après-midi là aurait pu être semblable à

table de jeu et de consommations pour la clientèle, nous obligeant parfois à attendre la fin d'une partie de cartes pour prendre notre repas.

Pour passer de la salle du café à la cuisine, on traversait en quelques pas un court espace extérieur. Ouvrant directement sur la rue, cet étroit mais long couloir, séparant les deux pièces, était la seule issue possible pour aller vers le bas. La cuisine n'ayant d'autres ouvertures qu'une porte et une fenêtre donnant sur le couloir. Tout comme les fenêtres de la chambre située à l'étage. Côté café, deux fenêtres éclairaient le fond de la salle qui surplombait le jardin. A partir de l'une où l'autre pièce, il était donc le passage obligé qui descendait en pente douce vers les dépendances, le puits d'alimentation en eau potable, les jardins et, plus bas encore, vers les prés et les bois.

Sur sa partie haute, tout contre la rue, une petite pièce alors en cours de construction, ouvrait de part et d'autre sur le couloir susvisé et sur la salle de café, et réduisait un peu plus à cet endroit le débouché sur la rue.

Ainsi, le commercial et le privé s'entremêlaient. Mais la convivialité et l'amitié régnaient.

Ce jour-là, donc, partout les clients devisaient. Certains étaient assis sur le banc de bois disposé à

demeure sur le trottoir même, devant le café.

A l'intérieur, d'autres s'installaient sur les banquettes et chaises autour des tables en marbre blanc veiné de noir, pour la traditionnelle partie de manille.

Ainsi sommairement décrit ce décor si familier était animé de la vie habituelle, redevenue normale et rassurante depuis la fin de l'occupation de Villaudric par l'armée Allemande. C'est pourtant là, dans ce petit café



*Lors du 50<sup>ème</sup> anniversaire un important cortège se rendait*

campagne maintenant paisible, que chacun avait rendez-vous avec son destin.

Les événements alimentaient les conversations.

Depuis le mois de juin, les alliés avaient débarqué en Normandie, puis en Provence. Depuis

la veille, des échos de la libération de Toulouse nous parvenaient.

La voie immense de l'espoir était désormais ouverte.

Car l'occupation, Villaudric aussi l'avait connue, drapeau Allemand flottant sur le château du village. Et le commerce qui tenait mes parents nous avait sans doute, et plus que quiconque, exposés aux contacts forcés et quotidiens avec l'occupant.

Dans ces mêmes lo-

quisitionnée dans l'attente de leur casino, pleurant, chantant ou jouant de l'accordéon tout en buvant l'alcool qu'ils apportaient ... ou des gestes autoritaires, voire menaçants, à l'encontre de mon père, devant son refus de boire l'alcool qu'ils lui offraient, alors que dehors les patrouilles assuraient le couvre-feu ... ou des demandes fréquentes, parfois tardives, de confection d'omelettes avec les œufs qu'ils apportaient, intimant à ma mère l'ordre péremptoire d'exécution "Moi soldat Allemand, vous faire omelette !" ... la répulsion se déclenchait en moi à la seule vue de ces uniformes, mais aussi à l'odeur si particulière qu'ils exhalaient et qu'ils laissaient dans les salles.

Mais la débâcle de l'armée allemande s'accroissait. Le harcèlement dont elle était l'objet dans sa fuite en direction de l'Allemagne rendait les soldats nerveux, redoutables. La chaleur torride, exceptionnelle, persistante, de cet interminable été 1944, qui avait desséché les végétations, décimé les troupeaux dans les champs et affamé un peu plus la population, se prolongeait ce jour-là.

C'est dans ce contexte qu'une colonne en déroute s'arrêta dans la rue, devant le café, en ce début d'après-midi du dimanche 20 août 1944.

Des soldats en quête d'eau pour se désaltérer et se laver, venaient, re-

*(Suite page 22)*

partaient, sans cesse remplacés par de nouveaux arrivants. Tous aussi mal rasés, nerveux, méfiants, paraissant aux abois.

L'eau tirée du puits, était portée par seaux par ma mère, Joseph Gay et Henry Azéma, lesquels, entre deux jets de cartes d'une partie en cours, apportaient spontanément leur aide. Et les

poing et hurlant "terrorist, munitions, visiter". Avec la fulgurance de l'éclair, un piège se refermait sur nous. Un piège sans issue ni échappée possible que par le couloir, maintenant envahi par les soldats.

Mains en l'air, mitrailleuse dans le dos, poussé avec brutalité, papa fut contraint de les conduire

ma mère par le bras la tirant pour l'entraîner au dehors. Avec l'énergie du désespoir je m'accrochais à son bras, la retenant de toutes mes forces dont j'étais capable, pressentant bien que si je la laissais partir nous ne nous reverrions plus. Et malgré mes cris horrifiés et les supplications de ma mère ; "laissez la petite,

La simultanéité du basculement de la situation avec l'appel désespéré de ma mère peut laisser perplexe. Mais il ne m'appartient ici que de relater la triste réalité des faits.

Pour le reste, chacun trouvera en lui l'explication qui lui convient.

Tout autour le chaos.

Des balles sifflent partout.

On aperçoit des silhouettes s'enfuyant de la salle du café vers les jardins.

Mais voici que mon père réapparaît seul, mains en l'air, venant des dépendances où s'étaient poursuivies les perquisitions et à l'issue desquelles il avait été relâché. Autour, les crépitements continuent, venant de partout. Alors qu'il franchissait le pas de la porte, une balle perdue lui érafle l'arête du nez et vient se loger dans le chambranle. Une immense et brève émotion nous étreint de nous retrouver tous trois indemnes.

De la porte desservant la salle du café, de l'autre côté du couloir, des appels à mots couverts nous parviennent : "Albert, Albert, viens m'aider !". Ils émanent de Jean-Baptiste Lagarrigue, qui couvert de sang (nous avons su plus tard qu'il s'agissait de celui de son ami), sollicite de l'aide en tirant un corps. C'est Joseph Galaup, blessé aux jambes, qui se laisse traîner en gémissant.

(Suite page 23)



*Lors de la cérémonie commémorative de 1956, Antoine Dauch (à gauche) et Joseph Galaup grièvement blessés lors du massacre, portent la gerbe.*

soldats se rafraîchissaient par tous les moyens, à l'extérieur comme à l'intérieur des locaux.

Surpris par cette intrusion et après quelques flottements liés à cette présence hostile, les joueurs de manille et autres clients avaient repris leurs occupations.

C'est alors qu'au loin dans la campagne, des rafales retentirent.

Comme mus par un ressort, tous les soldats présents se précipitèrent dans la rue et revinrent presque aussitôt armés au

dans toutes les pièces existantes pour une perquisition. Et nous ignorions s'il reviendrait jamais ... car dans le même temps la situation dégénérait.

Sans attendre le résultat des recherches, les soldats déclenchèrent le feu qui fusait de toutes parts, en d'interminables rafales insensées.

Maman et moi étions alors dans la cuisine, tenues en joue par des soldats.

Et soudain l'un d'entre eux s'approcha, saisit

ne la tuez pas !..." le soldat nous entraîna en direction de la rue.

Nous étions déjà sur le pas de la porte donnant sur le couloir. Et ce fut alors le cri désespéré qui jaillit de ma mère, comme un ultime recours : "Sainte Thérèse protégez-nous !". Inexpliquablement le même homme qui jusque là nous tirait impitoyablement vers la mort, car c'était bien de cela qu'il s'agissait, nous repoussa brutalement à l'intérieur de la cuisine et nous projeta avec force vers un buffet.

Courageusement, papa parvient à leur hauteur. Comme ils le peuvent ils transportent le blessé jusqu'à nous, retraversant ce faisant une zone exposée, toujours sillonnée de balles.

Puis d'autres appels encore, cette fois venant de la petite pièce en construction dans le couloir, où Marius Gazagne et Antonin Dauch, blessés, avaient trouvé refuge. Les

Les soldats reviennent.

La peur nous étreint.

Jean-Baptiste Lagarrigue se couche sur le ventre, la tête dans ses bras repliés, simulant la mort. Les soldats entrent, le bourrent de violents coups de bottes, sans doute pour s'assurer qu'il s'agit bien d'un corps sans vie. Et ces gestes ignobles seront répétés lors de chacune de leurs

apeuré, dans un bruit de sabots.

Puis ce sont des oies qui, elles aussi, remontent le couloir en cacardant jusqu'au même niveau, puis redescendent, elles aussi bloquées et apeurées. Quelle étrange attraction pouvait bien avoir conduit ces bêtes en cet endroit ? Instants fous, insensés.

On entend maintenant des crépitements de

l'air, vacillant et s'affaissant dans un fracas de balles et de verres brisés.

Nous ignorions tout de ce qu'il se passait dans la rue, ainsi d'ailleurs que dans la salle du café. Nous ne savions pas que d'autres victimes, hors de notre vue, subissaient le même sort.

Les Allemands revinrent vers nous, mais cette fois pour nous soigner. Se servant d'une porte comme d'une civière, ils emportèrent Joseph Galaup, malgré les protestations de ma mère qui craignait pour sa vie. "Soigner" ont-ils simplement expliqué. Leur parole ne pouvait nous rassurer, mais que faire ? Nous étions impuissants.

Puis ce fut l'accalmie.

Les allées et venues s'espacèrent.

Enfin plus rien.

Un silence de mort, lourd, pesant, déconcertant recouvrait le village.

Après un temps qu'il m'est impossible d'évaluer, nous nous enhardissons à aller dans le bureau de tabacs. Prudemment, nous observons à travers les vitres brisées. La rue semble vide.

L'on entrouvre enfin.

Le corps de Fernand Fauré, recroquevillé en travers de la porte m'arrache un cri d'effroi.

Et l'ampleur du massacre nous apparaît alors dans toute son horreur.

Deux amoncellements de cadavres entremêlés baignent dans une mare de sang et s'étirent sur le



1985 - Une foule importante participe aux cérémonies.

quelques mots échangés de loin avec eux par la fenêtre de cette pièce furent couverts et définitivement interrompus par des rafales.

Joseph Galaup, étendu dans un coin de la cuisine, un oreiller glissé sous sa tête par ma mère, gémit, demandant qu'on aille chercher sa fille parce qu'il allait mourir. Nous sommes dans l'impossibilité d'exaucer sa demande.

Des bruits de bottes se font entendre dans le couloir.

entrées intermittentes. Une force psychologique peu commune lui a été nécessaire pour n'avoir laissé paraître aucune réaction à la douleur. Mais la mystification réussit et il s'en sortira indemne. Ils ne touchent pas à Joseph Galaup toujours gémissant. Pas plus qu'à nous-mêmes.

La confusion est à son paroxysme.

Un cheval passe dans le couloir en hennissant. Bloqué au niveau de la cuisine, il redescend

rafales, venant de la rue. De la cuisine où nous étions toujours sous surveillance intermittente et de l'endroit où je me trouvais, une vue directe à travers la porte vitrée du bureau de tabacs donnant sur la rue, me permet d'apercevoir deux hommes dos contre cette porte. Je reconnais l'un d'entre eux, Félix Carra-ro, grâce à son pull sans manche de couleur verte et à sa chemise écossaise. L'autre, je ne l'ai su que plus tard était Fernand Fauré. Je les ai vu bras en

## Témoignage de M. Salesses.

La mission nous avait été confiée par le capitaine "ACID" M. Nahmias (voir plaquette).

Les autres occupants du véhicule étaient : Messieurs Cousinie, Sanson, de Falguières, Mandrou.

*M. Salesses était l'occupant du camion*



## Témoignage de M. Tignol Édouard.

**D**ébut septembre 1944

Début septembre 1994

Germaine raconte l'occasion de leurs retrouvailles.

50 ans ! Deux amies de pension se marient ... fêtent leurs noces d'or et

le nom me dit : "Je suis un proche voisin de vos amies - j'étais sur le camion d'Alain de Falguières, Jean, a côté de moi a dit : "un boche, je tire."

Tout était dit. Nous ne nous sommes revus que 50 ans après en 1994.

vantes.

**Edouard Tignol**

Je m'explique me dit-il :

"Depuis deux jours nous étions à Saint-Geniès Bellevue. La nuit précédente, le camion avait été réquisitionné (sous menace de la mitrailleuse à Fronton), un gazogène tout neuf.

Nous étions 5 sur le camion et nous allions de Saint-Geniès à Fronton. Le camion était chargé d'un fût d'essence. Arrivés au bas de la côte des Brouillous, nous nous trouvons face à la route de Fronton, barrée par une sentinelle qui protégeait la colonne allemande allant de Toulouse vers Villemur, sans doute.

Aucune issue. Alain remonte vers Villaudric, à droite, longeant la colonne et dit : "Sautez tous ! Je vais essayer de sauver le camion".

Geste malencontreux de notre plus jeune enthousiaste ! Un coup de mitrailleuse part !

Riposte immédiate.

Un champ de maïs était là, abri protecteur,

qui a permis à tous une fuite sans blessure. Mais les coups redoublaient. Les balles sifflaient en tous sens.

Il faut courir toujours vers le ruisseau, chacun de son côté, contourner les ronciers, franchir un barbelé.

Le calme revenu, j'arrive à une ferme.

C'était mon baptême du feu.

Nous ne savions rien d'Alain de Falguières."

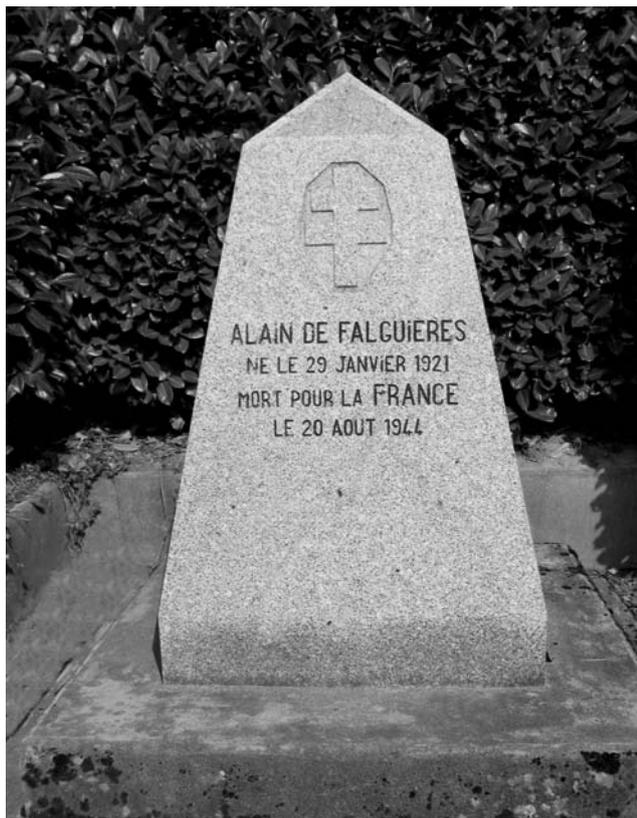
Ses obsèques ont eu lieu à Fronton, son village où l'on avait ramené le corps, dès le lundi matin.

Le mardi, à l'occasion de ses obsèques et de celles de M. Jules Bersac, sur le parvis devant l'église, avant que l'on n'y entre, s'est avancé M. de Pons, ami d'Alain et de sa famille. Très digne, très ému, d'une voix forte il nous dit :

"Jeunes gens,

Rappelez-vous que ceux qui tuent des femmes, des enfants, des civils sans défense, sont des assassins !"

L'intonation et le mouvement pour se re-



*Ce monument est situé route de Bouloc lieu*

marient leur petit-fils.

En 1944, dans l'atmosphère encore lourde du drame vécu à Villaudric, un garçon dont j'ignorais

Souvenir rapide évoqué. L'atmosphère était joyeuse. Je lui ai demandé de le revoir. Franchise et simplicité très émou-

Le matin du 11 novembre 1942, le Préfet Cheneaux de Leyritz publie un communiqué annonçant l'arrivée à Toulouse des troupes allemandes.

Quelques jours plus tard, le dimanche 15 novembre, vers la fin de l'après-midi, un détache-

Ce sont les femmes assemblées sur la place comme sur un marché d'esclaves pour que les SS. choisissent des cuisinières pour messieurs les officiers.

C'est un grand escogriffe à croix gammée grim pant dans mon grenier d'où j'avais, la veille,

Ordres en syllabes gutturales, refus poli et ferme. Le refus l'emporte ...

Nous étions sous la botte allemande avec l'espoir au coeur d'une libération prochaine.

#### Été 1944

Les événements se précipitent.

juin attaques fulgurantes contre les maquis de Saint Lys, 12 juin Meilhan, 7 juillet exécutions massives en forêt de Buzet)

- Mardi 15 août : Débarquement allié en Provence. Menacés d'encerclement les Allemands doivent se replier de notre département en toute hâte.

- Jeudi 17 août : Appel à l'insurrection nationale libératrice proclamée à Toulouse. Ravel chef régional des F.F.I organise l'insurrection. Toulouse se hérissé de barricades avec pavés et véhicules renversés. Le samedi 19 la ville est libérée après de vifs combats.

En ce dimanche 20 août, un grand soleil brûlant montait à l'horizon. Dans la campagne altérée par de longues semaines sous un ciel sans nuage, les puits avaient tari et les plantes s'étiolaient. Seules les vignes étalaient avec bonheur, dans un bain de lumière, leurs pampres vigoureux.

De bon matin, Villaudric semblait agité d'une animation fiévreuse de ruche pressentant l'orage. Dans la grand-rue on allait, on venait, on s'interrogeait. A la sortie de la messe, à la sortie du café, des groupes se formaient pour échanger des nouvelles. On nourrissait l'espoir en reprenant les communiqués de la radio



*Bombardement aérien des Alliés sur Toulouse*

ment de la Wehrmacht entre dans Villaudric devant une population angoissée, muette de surprise. Les enfants qui venaient d'assister à une séance de cinéma scolaire se pressent vers leur foyer, glacés de peur.

Durant près de deux ans le village assombri par la lourde présence des uniformes vert de gris va vivre à l'heure allemande.

Des souvenirs affluent à ma mémoire.

retiré le fusil de chasse, me sachant dénoncé pour non remise d'arme.

C'est le soir après le couvre-feu le sourd martèlement des bottes de la sentinelle effectuant des rondes autour de l'école, ce qui m'obligeait à arrêter un moment la radio branchée sur Londres ?

C'est le gros Bavarois qui s'assied sur le portebagages de mon vélo et, me prenant pour un coolie au pousse-pousse, m'ordonne d'avancer.

- Nuit du lundi au mardi 2 mai : bombardement aérien des Alliés sur Toulouse Saint-Martin. Grandes lueurs d'incendie visibles de Villaudric.

- Mercredi 6 juin : Débarquement en Normandie : l'espérance.

Dans le département l'offensive générale de la Résistance harcèle l'ennemi et les SS. de la Das Reich font régner une impitoyable terreur (massacre de femmes et d'enfants à Marsoulas, 10

(Suite page 26)

clandestine : "La 2ème Armée britannique franchissait l'Orne vers Falaise. Les Français de de Lattre attaquaient la première ligne de défense de Toulon. "Et surtout on écoutait avec une attention aigüe les renseignements concernant la libération de Toulouse : combats sanglants à Saint-Michel, au Pont-Neuf, gare Matabiau, fuite des Allemands ...

La matinée se prolongea fort tard et les der-



1973 - Les survivants et leurs familles ne peuvent oublier

niers consommateurs quittèrent le café Albert vers midi-trente (14h30 heure allemande). L'un d'eux, Adrien Jaylès, se hâta vers la maison pour retrouver l'affection sécurisante de sa mère, de son père, premier magistrat de la commune et de son jeune frère Louis qu'il aimait d'une tendresse protectrice d'aîné. Pouvait-il se douter que quelques heures plus tard ce frère, cher à son cœur, allait périr sous les balles de la horde nazie ?

Chez nous vers midi (14h heure allemande) se termine un repas frugal de soupe de haricots verts. Mon petit François, un garçonnet de dix ans, esprit vif, un peu espiègle, mais si affectueux, savoure une pêche juteuse des Bouxoulis, puis prend la canne à goujons et dévale en sautillant les escaliers de notre appartement. Nous nous empressons de le suivre. Marie-Louise, sa maman, ferme à clé la porte de la maison d'école donnant sur la grand-rue. Nous descendons vers le ruisseau entraînant avec nous Hilaire Fochésato, un camarade de François.

Pas un souffle n'agite les feuillages, l'air paraît vibrer au dessus des herbes jaunies. Sous un soleil brûlant, présage de l'orage, bourdonnent, agressives, mouches, guêpes et abeilles. Les enfants ont déplié les lignes pur pêcher les vairons mordorés.

Soudain de sourds vrombissements alertent notre attention ; dans la grand-rue du village roulent lentement en direction de Villemur, des camions militaires au bariolage gris. La file ralentit, s'arrête puis repart comme hésitante. A présent elle paraît s'immobiliser tandis que les moteurs continuent à tourner dans un bruit sourd.

C'est peut-être un détachement de F.F.I., pensons-nous. Je décide d'aller aux nouvelles. Marie-Louise reste avec les deux garçons absorbés par la

pêche.

La côte gravie, je m'arrête, le souffle coupé, muet d'inquiétude. Les camions arrêtés sont marqués de la sinistre croix gammée. J'aperçois sur les plates-formes bâchées, des soldats mitrailleuse au poing.

Dans le café règne une animation confuse. Je pénètre dans la vaste cuisine. Au-dessus de la grande cheminée et sur les étagères c'est un alignement bigarré de bouteilles avec leurs étiquettes aux vives couleurs portant les marques d'appétitifs. Les canettes de bière sont maintenues au frais dans un cuveau d'eau fraîche. Les allemands vont et viennent agités et fiévreux. L'un d'eux, regard dur, calot et blouson gris, botté, sort de la salle du café, mitrailleuse au poing. La plupart sont bizarrement accoutrés ; short, chemisette ou torse nu. Deux ou trois portent un foulard noué autour du front. Aventuriers du Far-West, bandits calabrais ou frères d'armes de la Das Reich toulousaine, responsable des épouvantables massacres du 10 juin à Oradour-sur-Glane?

Je les revois encore, visage bronzé, poussiéreux, rayés de traînées de sueur, l'œil dur de fauves traqués. Altérés par cette lourde chaleur entretenue par un vent d'autan desséchant, ils boivent à grandes lampées les canettes enrobées de fraîche buée. Inquiétant leur

(Suite page 27)

va et vient nerveux de guêpes excitées par l'orage.

Très pâle, Albert Jambert jette par moments un coup d'œil angoissé vers Thérèse, sa femme et vers Reine, sa fillette qui apparaît toute menue en sa robe claire à petites fleurs. Avec des gestes d'automates, Albert et Thérèse s'efforcent de servir la demande de ces tragiques clients qui s'expriment en un français incertain, aux accents gutturaux.

Dans la salle de café je retrouve Henri Azéma, Fernand Fauré et Jean Larroque. J'exprime mes sombres inquiétudes. Henri Azéma, officier de réserve, régisseur du général Lagarde, a su gagner la sympathie de tous par sa bonhomie souriante, sa faconde optimiste et ses dons de conteur d'histoires légères. "Ils ont la peur au ventre, dit-il, et ils ont hâte de gagner rapidement la vallée du Rhône, pour fuir". Ce propos encourageant ne parvient pas à me rassurer. Ces sinistres regards m'inquiètent. Que sont devenus François et Marie-Louise ? Il faut que je les rejoigne en cette heure troublée d'affreuse incertitude. Je sors du café. Un interminable chapelet de camions s'étire du fond de la côte des Brouillous à la sortie Est du village. Je passe d'un pas furtif entre deux camions. Sur celui de droite des femmes en uniforme nazi ; sur celui de gauche des soldats manipulent nerveusement leur

mitraillette.

Ordres secs aux accents métalliques, cliquetis des armes, des coups de feu nourris vers le cimetière. Je me glisse le long du mur ouest de l'école, tête rentrée dans les épaules, retenant mon souffle et tâchant de maîtriser mon allure. Je contourne enfin le mur nord et je pénètre dans la cour en respirant une grande goulée d'air. Ah ! François et Marie-Louise sont là, ils arrivent à l'instant. Ils ont coupé la colonne au niveau du bureau de tabac, pris le chemin de la Gare et suivi le sentier qui contourne au nord le village.

A l'instant même où nous nous étreignons d'émotion sous le préau, une grêle de balles crépite sur la toiture et un bruit infernal de mitraille s'étend sur le village. Les

portes des classes sont fermées de l'intérieur. Il nous est impossible de regagner notre appartement. Fuir vers les champs ? Un mur mitoyen de près de deux mètres nous sépare de la maison de nos voisins, les Mazéries. Comme ils se hâtent de fermer les volets, je les appelle. En quelques secondes, François et Marie-Louise sont hissés par-dessus le mur et nous voici barricadés chez nos amis.

Au dehors, c'est un tonnerre d'apocalypse : crépitements rageurs de mitrailleuses, coups de feu nourris. La vieille porte de chêne qui ferme la maison côté rue tremble sous des chocs répétés. Par l'interstice laissé par le vieux seuil de pierre apparaît l'ombre de la soldatesque. Est-ce un combat entre le Maquis

et les Allemands ? Dans la grande cuisine, de part et d'autre de la vaste cheminée au dessus de laquelle est fixé un crucifix de bois sombre, nous nous tenons serrés, dans la cruelle incertitude d'un terrible moment. Madame Arnoult, la douce grand-mère, Monsieur et Madame Mazéries, les deux adolescents Louis et Julien, deux garçonnets Eugène Mazéries et François, Marie-Louise et moi-même nous restons muets d'effroi. Nous tremblons aux coups sourds frappés contre la porte. Le vieux verrou de fer résistera-t-il aux brutales poussées ? Fuir par la porte du nord vers les champs ? Mais comment fuir avec un petit garçon et une compagne fragile ?

L'immense bruit de mitraille dure toujours. Une heure, un siècle ?

Puis soudain ce roulement infernal cesse. Le bruit des moteurs et le crissement des pneus sur la chaussée vont s'éloignant. Un silence lugubre semble nous étouffer. Nous ouvrons la porte. Un effroyable spectacle se présente. Sur le trottoir, devant le café, s'étale un horrible amoncellement de morts et de mourants. Sous nos regards emplis de stupeur, un long filet de sang s'écoule dans la rigole, des blessés gémissent douloureusement, quelques uns se redressent douloureusement, maculés de sang, le visage d'une pâleur cadavérique. Leurs yeux horrifiés semblent encore



1994 - L'abbé Souldadié curé de la commune béni la nouvelle plaque apposée au cimetière pour le 50<sup>ème</sup> anniversaire.  
Nous n'avons pas oublié.....

(Suite page 28)

refléter l'épouvantable drame; l'incompréhensible tir fou des mitrailleurs sur de paisibles joueurs de belote dans la salle du café; l'explicable acharnement sauvage des fauves nazis alignant ces innocentes victimes devant le café pour achever le massacre.

Avec brancards, échelles et couvertures, des civières improvisées sont mises en place. Madame Mazéries et Marie-Louise apportent le concours des pharmacies familiales. Nous prenons les morts et les blessés.

Alerte!

Un convoi allemand est signalé à l'entrée ouest du village sur la route de Fronton.

Fausse alerte.

Nous reprenons notre

triste besogne.

Avec d'innombrables précautions nous transportons Jean Larroque qui perd son sang en abondance. Nous le déposons sur le lit. Il souffre d'une terrible blessure à l'aîne et nos efforts sont vains pour arrêter l'hémorragie. En ces moments troublés où les communications sont très difficiles, l'intervention du docteur de Fronton, Monsieur Izard, parviendra trop tard. Jean aura succombé.

Une lourde chape de plomb vient de s'abattre sur le village. De très nombreux foyers sont plongés dans la douleur; les uns déplorent un mort ou soignent un blessé grave; d'autres attendent avec angoisse un père, un fils prisonnier

dans un camp de ce III<sup>e</sup> Reich de malheur.

Durant la nuit du 20 août Villaudric fut déserté. La plupart de gens fuyant le village martyr avaient trouvé un accueil compatissant dans les fermes voisines. François et sa maman furent recueillis à Coutal au foyer de notre ami Jean Mazéries. Mon camarade Pierre Fauré et moi-même avons passé la veillée funèbre chez notre pauvre compagnon Fernand Fauré.

Inoubliable nuit.

Dans un silence recueilli, la pâle lueur d'une bougie tremblait dans les ténèbres. Vers deux heures de la nuit éclata un gros orage. Un immense accablement nous étreignait. Pourquoi tous ces amis fauchés par la

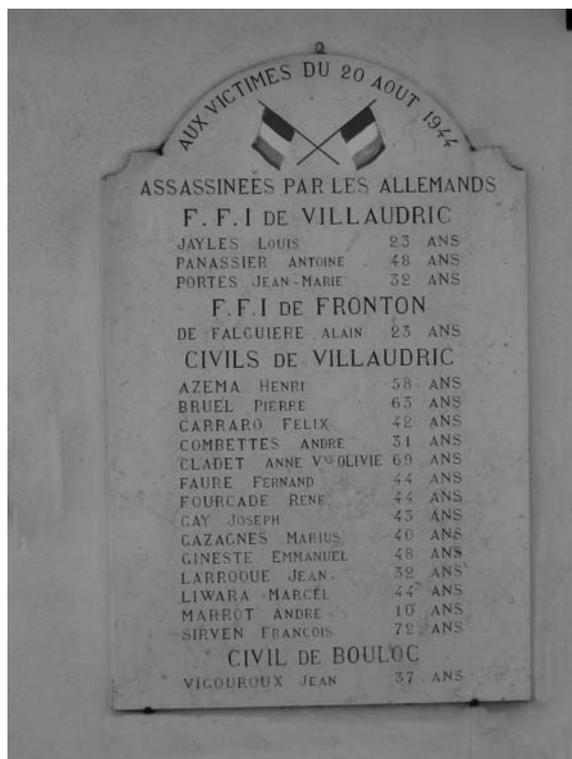
mitraille ? Fallait-il tant de sang, tant de douleur, tant de détresse pour apaiser la sauvage fureur de ces nazis vaincus ?

Pourquoi la petite Louise, une élève si attachante qui offrait avec tant de gentillesse des fleurs champêtres à sa maîtresse avait-elle perdu son père, Fernand qui l'aimait tant ?

Pourquoi tant d'orphelins et tant de veuves ?

Pourquoi avais-je échappé à ce terrible massacre ? Bonne étoile ? Indulgence de la Providence ? Insondable destin.

Le jeudi 24 août, je crois (en fait ce fut le mardi 22), eurent lieu les obsèques des dix-huit malheureuses victimes. Dans la cour du château



## En mémoire des victimes

### Présents dans le café

**Henri Azéma** 58 ans, assassiné  
**Antoine Bogdanoff** 45 ans, blessé aujourd'hui décédé  
**Pierre Bruel** 63 ans, assassiné  
**Félix Carraro** 42 ans, assassiné  
**André Combettes** 31 ans, assassiné  
**Antoine Dauch** 60 ans, blessé, aujourd'hui décédé  
**Aristide Escoffres** 68 ans, blessé, aujourd'hui décédé  
**Fernand Fauré** 44 ans, assassiné  
**Geoffroy Ferré** 16 ans, blessé, aujourd'hui décédé  
**René Fourcade** 44 ans, assassiné  
**Joseph Gay** 43 ans, assassiné  
**Marius Gazagne** 40 ans, assassiné  
**Emmanuel Gineste** 48 ans, assassiné  
**Joseph Galaup** 47 ans, blessé, aujourd'hui décédé  
**Adrien Jaylès** 38 ans, blessé, aujourd'hui décédé  
**Louis Jaylès** 23 ans, assassiné  
**Jean Larroque** 32 ans, assassiné  
**Antoine Panassier** 48 ans, assassiné  
**Jean-Marie Portes** 32 ans, assassiné  
**François Sirven** 72 ans, assassiné  
**Émile Valette** 45 ans, blessé, aujourd'hui décédé

Tués au combat où à leur domicile **Jean Vigouroux** 37 ans, assassiné

**Alain de Falguières** 23 ans, tué au combat  
**Anne Cladet** 69 ans, tuée à son domicile  
**Albertine Dast** 50 ans, blessée à son domicile, aujourd'hui disparue

Rescapés **Marcel Liwara** 44 ans atrocement assassiné à son domicile

**André Marrot** 10 ans, tué à son domicile



*Ce document a été conçu et réalisé par la Mairie de Villaudric  
Responsable de la publication : Gérard Séguy  
Les témoignages ont été recueillis et retranscrits par : Louis Jaylès*